

# Histoire et violence

<b>I) Comprendre la violence dans l'histoire</b>	<b>1</b>
A. Qu'est-ce que la violence ?	1
B. L'histoire : un récit traversé par la violence	2
Transition :	3
<b>II) La violence comme moteur de l'histoire ?</b>	<b>3</b>
A. La dialectique hégélienne : la violence comme moment nécessaire	3
B. Marx : la lutte des classes et la violence révolutionnaire	3
C. Nietzsche : la violence comme force créatrice	4
Transition :	4
<b>III. La dénonciation de la violence dans la littérature et les arts</b>	<b>5</b>
A. La guerre vue par la littérature : témoignage et dénonciation	5
B. La mémoire des violences : entre récit, fiction et histoire	5
C. Les arts face à la violence : dénoncer par l'image	6
Transition :	6
<b>IV) Peut-on penser une histoire sans violence ?</b>	<b>6</b>
A. La tentation pacifiste : progrès moral et institutions	7
B. La non-violence : un autre rapport à l'histoire	7
C. Les limites : peut-on vraiment abolir la violence ?	8
Conclusion générale	8

## I) Comprendre la violence dans l'histoire

### A. Qu'est-ce que la violence ?

La notion de **violence** est complexe et polymorphe. Étymologiquement, le mot vient du latin *violentia*, qui désigne l'usage excessif de la force. Aujourd'hui, la violence est souvent définie comme un **usage ou une menace de force** — qu'elle soit physique, psychologique ou symbolique — dans le but de contraindre, de dominer, de nuire ou d'anéantir. Elle implique presque toujours une atteinte à l'intégrité ou à la dignité d'autrui. On distingue plusieurs formes de violence, qui peuvent coexister dans l'histoire.

- La **violence physique** est la plus visible : elle inclut les coups, les blessures, les meurtres, la torture, les guerres et les massacres. C'est la violence brute, immédiate, celle que l'on retrouve dans les conflits armés et les actes criminels.
- La **violence psychologique** agit de manière plus subtile : elle repose sur la peur, l'humiliation, l'intimidation, la manipulation mentale. Elle peut être plus difficile à repérer, mais ses effets sont tout aussi destructeurs, voire plus durables.

- La **violence symbolique**, selon le sociologue **Pierre Bourdieu**, est une forme invisible de domination : elle passe par le langage, les normes, les institutions. Par exemple, imposer une culture dominante à des groupes minoritaires, ou faire passer une vision du monde comme naturelle, relève d'une violence symbolique.
- Enfin, la **violence institutionnelle** désigne les formes de violence perpétrées ou légitimées par l'État ou les structures de pouvoir : discriminations juridiques, inégalités économiques structurelles, refus d'accès à l'éducation ou aux soins. Elle est souvent légalisée, donc plus difficile à contester.

La violence n'est donc pas seulement un phénomène exceptionnel ou ponctuel ; elle peut être **structurelle**, enracinée dans le fonctionnement même de certaines sociétés ou systèmes politiques. L'histoire, en tant que récit des actions humaines dans le temps, ne peut ignorer cette omniprésence de la violence.

## B. L'histoire : un récit traversé par la violence

L'histoire humaine, depuis ses origines, est marquée par une succession de violences : conquêtes, massacres, esclavage, répressions, génocides. Ces violences ne sont pas anecdotiques : elles sont souvent au cœur même des grands événements historiques. Cela soulève une question essentielle : **la violence est-elle une composante incontournable de l'histoire ?**

Dès l'Antiquité, les grands récits historiques célèbrent les guerres et les conquérants : **Thucydide** raconte la guerre du Péloponnèse ; **Tite-Live** glorifie la conquête romaine. Le récit historique semble accorder une place privilégiée aux faits d'armes, aux affrontements entre peuples, aux luttes de pouvoir.

À l'époque moderne, cette tendance ne faiblit pas : les grandes périodes de l'histoire sont souvent définies par les conflits qui les jalonnent. Le XXe siècle, par exemple, est traversé par des violences massives : les deux guerres mondiales, les camps de concentration, les bombardements atomiques, la guerre froide, les révolutions et les décolonisations. La Shoah, le génocide rwandais, les crimes du régime khmer rouge ou encore les exactions coloniales rappellent à quel point la violence peut atteindre une dimension **industrielle et systématique**.

Même les événements porteurs d'émancipation, comme les révolutions, ne sont pas exempts de violence. La Révolution française, par exemple, a entraîné la Terreur et l'exécution de milliers de personnes au nom de la liberté. La violence semble donc **ambiguë** : elle détruit, mais elle peut aussi précéder un changement de régime ou un progrès.

Certains penseurs dénoncent ce lien profond entre histoire et violence. Le philosophe **Voltaire**, par exemple, dans son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, affirme que « l'histoire n'est que le récit des crimes et des malheurs de l'humanité ». Ce pessimisme souligne le fait que l'histoire ne serait qu'un enchaînement de dominations et de souffrances, un cycle sans fin d'inhumanité.

Pour autant, réduire l'histoire à une simple accumulation de violences serait réducteur. Il faut distinguer entre ce qui est raconté (le récit historique) et ce qui est vécu (l'expérience humaine). Si la violence marque l'histoire, cela ne signifie pas qu'elle en est le seul moteur — mais elle en est indéniablement une composante centrale.

### Transition :

Cette présence constante de la violence dans l'histoire interroge profondément. Faut-il voir en elle un simple accident tragique, ou bien une **nécessité** dans la dynamique historique ? C'est ce que nous explorerons dans la deuxième partie : **la violence est-elle un moteur de l'histoire ?**

## II) La violence comme moteur de l'histoire ?

La présence récurrente de la violence dans les événements historiques soulève une question essentielle : la violence n'est-elle qu'un accident tragique, ou bien joue-t-elle un **rôle actif** dans le déroulement de l'histoire ? Peut-elle être considérée comme un **moteur du changement**, une force qui fait avancer les sociétés ? De nombreux penseurs — philosophes, sociologues, historiens — ont tenté de comprendre le rôle dynamique que la violence peut jouer dans les processus historiques.

### A. La dialectique hégélienne : la violence comme moment nécessaire

Le philosophe **Georg Wilhelm Friedrich Hegel**, dans *La Phénoménologie de l'esprit* (1807), introduit une lecture dialectique de l'histoire humaine. Selon lui, l'histoire n'avance pas de manière linéaire, mais par **conflits et dépassements** successifs (ce qu'il appelle la dialectique). Un de ses exemples les plus célèbres est celui de la **lutte pour la reconnaissance** entre le maître et l'esclave.

Dans cette situation initiale de confrontation, deux consciences humaines se battent pour être reconnues par l'autre. L'un accepte de risquer sa vie (le futur maître), l'autre non (le futur esclave). Une hiérarchie se met en place par la **violence**. Pourtant, c'est cette opposition conflictuelle qui permet à terme la transformation des rapports sociaux : l'esclave, en travaillant, développe sa conscience, tandis que le maître se repose sur lui. Ainsi, le **rapport de domination se retourne**, et la liberté finit par émerger du conflit.

Selon Hegel, les conflits, les guerres, les révolutions sont donc **des étapes nécessaires** dans le progrès de l'esprit humain vers la liberté. La violence n'est pas une fin en soi, mais elle joue un rôle **fonctionnel** dans le déploiement de l'histoire.

- ◆ Exemple : la Révolution française illustre ce processus. L'affrontement violent entre l'Ancien Régime et le peuple a été un moment historique décisif dans la conquête de la liberté et de l'égalité.

## B. Marx : la lutte des classes et la violence révolutionnaire

**Karl Marx**, héritier de Hegel mais critique de son idéalisme, radicalise cette idée : pour lui, ce sont les **rapports économiques et sociaux** qui structurent l'histoire. Dans *Le Manifeste du Parti communiste* (1848), Marx affirme que « l'histoire de toute société jusqu'à nos jours est l'histoire de la lutte des classes ».

Dans cette perspective, l'histoire progresse à travers les **conflits d'intérêts entre classes sociales antagonistes** : esclaves contre maîtres, serfs contre seigneurs, prolétaires contre bourgeois. La domination d'une classe sur une autre ne se maintient que par la violence — économique, légale, policière. Mais la libération passe elle aussi par une **violence révolutionnaire**, qui permet de renverser l'ordre établi et de construire un nouveau système social.

Marx écrit ainsi que « la violence est la sage-femme de toute vieille société en travail d'un monde nouveau ». La violence n'est pas ici simplement destructrice : elle est aussi un **accouchement**, un passage obligé vers une société plus juste. La révolution, violente par essence, n'est pas un mal à éviter mais un moment **nécessaire** pour briser les chaînes de l'oppression.

- ◆ Exemple : la révolution russe de 1917 a incarné cette idée, bien que les suites historiques aient aussi montré les dérives totalitaires auxquelles cette violence pouvait conduire.

## C. Nietzsche : la violence comme force créatrice

Avec **Friedrich Nietzsche**, une autre conception de la violence émerge, plus existentielle et morale. Dans *La Généalogie de la morale* (1887), Nietzsche affirme que nos valeurs morales ne sont pas données d'emblée, mais issues de **conflits entre forces opposées**. Il distingue les **valeurs des maîtres** (affirmatives, liées à la force, à la création) et les **valeurs des esclaves** (réactives, nées du ressentiment, de l'impuissance).

La morale actuelle (chrétienne, égalitariste) serait née d'un processus de retournement des valeurs, dans lequel les faibles ont imposé leur propre système en réponse à la violence des forts. Ce renversement est lui-même **violent**, mais d'une violence symbolique et culturelle.

Ainsi, la violence est au cœur du processus de **création des valeurs**. Elle ne se limite pas à la destruction : elle est aussi une **force vitale**, une énergie qui permet aux civilisations de se transformer, de se redéfinir, parfois au prix de grandes souffrances.

- ◆ Exemple : la Renaissance, ou encore les avant-gardes artistiques du XXe siècle, illustrent cette idée d'un **geste créatif radical**, parfois violent contre les normes établies.

## Transition :

Si Hegel, Marx et Nietzsche montrent que la violence peut être **structurante** dans le développement de l'histoire humaine, cette fonction dynamique n'enlève rien à son **poids tragique**. Elle dévaste, humilie, tue. La question se pose alors : comment les sociétés **réagissent-elles** à cette violence ? La dénoncent-elles ? La dépassent-elles ? La subliment-elles ? C'est ce que nous verrons dans la troisième partie, à travers **la manière dont la littérature et les arts expriment et interrogent la violence de l'histoire**.

## III. La dénonciation de la violence dans la littérature et les arts

Si la violence semble inséparable de l'histoire humaine, la littérature et les arts ont souvent pour rôle non pas de la glorifier, mais de **la représenter, la critiquer, la sublimer ou la transmettre**. Les écrivains, artistes et cinéastes deviennent alors des **témoins**, des **consciences critiques** face aux violences de leur temps. Par leurs œuvres, ils permettent non seulement de **mémoriser les crimes et les tragédies**, mais aussi de leur donner un sens, voire de leur opposer une forme de résistance.

### A. La guerre vue par la littérature : témoignage et dénonciation

L'expérience de la guerre, notamment aux XIXe et XXe siècles, a profondément marqué la littérature. De nombreux écrivains ont voulu **témoigner de l'horreur**, non pas de manière héroïque, mais en soulignant **l'absurdité, la souffrance et la déshumanisation** qu'elle engendre.

Dans *À l'Ouest, rien de nouveau* (1929), **Erich Maria Remarque**, ancien soldat allemand de la Première Guerre mondiale, décrit le quotidien d'un jeune soldat dans les tranchées. Il s'y dégage une **atmosphère de terreur et de désespoir**, loin des discours patriotiques. Le roman montre comment la guerre broie les individus, détruit leur innocence, et les rend étrangers à eux-mêmes.

De même, dans *Si c'est un homme* (1947), **Primo Levi**, rescapé d'Auschwitz, relate l'expérience des camps de concentration. Ce témoignage glaçant met en lumière la capacité des systèmes totalitaires à **anéantir la dignité humaine**. L'auteur y analyse la manière dont la violence extrême transforme les hommes en « non-hommes », réduits à un état d'existence élémentaire. Mais ce livre est aussi un **acte de résistance**, un devoir de mémoire pour que cela ne se reproduise plus.

La poésie engagée a également joué un rôle essentiel. Dans *Les Châtiments* (1853), **Victor Hugo** s'insurge contre les violences politiques du Second Empire. À travers ses vers, il **condamne l'injustice et l'arbitraire** du pouvoir, donnant à la littérature une fonction morale et civique.

- ◆ La littérature ne se contente pas de raconter la violence : elle en dévoile les **mécanismes**, en ressent la **souffrance**, en **transmet la mémoire**.

## B. La mémoire des violences : entre récit, fiction et histoire

Les écrivains jouent aussi un rôle fondamental dans la **construction de la mémoire collective**. Ils permettent à des événements historiques violents — souvent tus ou oubliés — d'être **reconnus et transmis** aux générations futures.

**Charlotte Delbo**, dans *Auschwitz et après*, cherche à écrire ce qui semble indicible : la souffrance des femmes déportées. Elle invente une forme d'écriture fragmentée, poétique, pour traduire l'impossible. L'acte d'écrire devient une forme de **survie symbolique** et de **résistance posthume**.

De nombreux romans et récits historiques cherchent à **combler les silences de l'histoire officielle**, en donnant la parole aux oubliés ou aux victimes. **Laurent Gaudé**, dans *Eldorado* (2006), mêle fiction et témoignage pour raconter le drame des migrants et la violence des frontières modernes, prolongeant la tradition humaniste du roman engagé.

- ◆ Par la mémoire littéraire, les victimes trouvent une voix, et les sociétés peuvent **réfléchir à leurs responsabilités**.

## C. Les arts face à la violence : dénoncer par l'image

Les arts visuels ont, eux aussi, dénoncé la violence avec puissance. Peinture, photographie, cinéma, sculpture — autant de langages pour **mettre en scène l'horreur** et susciter la **réflexion, voire l'empathie**.

L'un des exemples les plus célèbres est **Guernica**, tableau peint par **Pablo Picasso** en 1937, après le bombardement de la ville basque par l'aviation franquiste et nazie.

Par un style déformé, criant, noir et blanc, l'artiste représente la douleur des corps mutilés, des mères, des animaux, dans une composition chaotique. L'œuvre devient un **symbole universel de la souffrance civile face à la guerre**.

Le cinéma, en particulier le **cinéma documentaire**, a joué un rôle crucial dans la représentation des violences du XXe siècle. Dans *Shoah* (1985), **Claude Lanzmann** refuse toute image d'archives, choisissant uniquement les visages, les voix, les silences des survivants et des bourreaux. Le film interroge la **mémoire, la responsabilité et l'humanité** dans ce qu'elle a de plus terrible.

Enfin, la photographie de guerre (comme celles de **Robert Capa** ou **James Nachtwey**) montre l'instant de la violence, parfois avec une brutalité insoutenable. Elle soulève une question éthique : **comment représenter l'horreur sans la banaliser ni l'esthétiser ?**

- ◆ Les arts ont ainsi un pouvoir de **conscience critique** : ils révèlent ce que l'histoire officielle cache ou neutralise.

## Transition :

Si la littérature et les arts dénoncent la violence et la font entrer dans la mémoire collective, cela suppose une possibilité de **reconnaissance, de réparation, voire de réconciliation**. Peut-on alors imaginer une histoire qui **transcende la violence** ? Peut-elle devenir un **outil de paix** plutôt qu'un théâtre de conflits ? C'est ce que nous interrogerons dans une dernière partie.

## IV) Peut-on penser une histoire sans violence ?

Après avoir vu que la violence est profondément liée à l'histoire — comme fait, comme moteur et comme objet de mémoire — une question ultime se pose : **l'histoire pourrait-elle s'écrire autrement** ? Est-il possible d'imaginer une histoire sans violence, une humanité qui progresserait par **le dialogue, la justice, la raison** plutôt que par le conflit et la destruction ? Cette réflexion engage autant la philosophie politique que l'éthique et l'utopie.

### A. La tentation pacifiste : progrès moral et institutions

Certains penseurs ont espéré que l'humanité puisse, par la raison et l'éducation, **sortir du cycle de la violence**. C'est le cas du philosophe **Emmanuel Kant**, qui, dans *Vers la paix perpétuelle* (1795), imagine un avenir dans lequel les États, unis par des lois internationales et une constitution républicaine, renonceraient à la guerre comme moyen de résoudre les conflits.

Kant pose que la paix n'est pas un **état naturel**, mais un **but rationnel et moral** vers lequel l'humanité peut tendre, à condition d'établir un ordre juridique universel. Cette idée préfigure la création d'institutions comme la **Société des Nations** (1919) ou l'**Organisation des Nations Unies** (1945), qui visent à réguler les relations internationales et à prévenir les conflits.

De même, le développement de la **justice internationale** (avec le Tribunal de Nuremberg, puis la Cour pénale internationale) manifeste une volonté de **remplacer la vengeance par le droit**, de punir les crimes contre l'humanité sans recours à la violence étatique.

- ◆ Ces institutions témoignent d'un espoir : celui d'un monde où la raison et le droit pourraient **civiliser** l'histoire.

### B. La non-violence : un autre rapport à l'histoire

Au XXe siècle, des figures historiques ont incarné une autre voie : celle de la **résistance non-violente** comme forme d'action politique. Cette démarche repose sur l'idée que l'on peut changer l'histoire **sans répéter la logique du rapport de force**.

Le plus célèbre est sans doute **Mohandas Gandhi**, qui a mené la lutte pour l'indépendance de l'Inde contre l'Empire britannique en pratiquant la *satyagraha*, ou « force de la vérité ». Refusant la violence même face à la répression, Gandhi a montré que la non-violence pouvait être une **force active**, capable de mobiliser les masses, de délégitimer un pouvoir injuste et de faire avancer la justice.

Dans la même lignée, **Martin Luther King** a mené, aux États-Unis, le mouvement pour les droits civiques en refusant toute riposte violente face à la ségrégation. Pour lui, la fin (la justice) ne justifie pas tous les moyens : **seuls des moyens justes peuvent engendrer une paix durable**.

La pensée de la non-violence est fondée sur la **dignité humaine**, sur la reconnaissance de l'autre comme interlocuteur, même ennemi. Elle suppose un **autre imaginaire politique**, une autre idée du courage et du pouvoir.

- ◆ La non-violence ne nie pas la violence de l'histoire : elle y répond en la **dépassant**, par des moyens éthiques et collectifs.

### C. Les limites : peut-on vraiment abolir la violence ?

Cependant, cet idéal d'une histoire sans violence se heurte à de nombreux **obstacles**. Tout d'abord, la violence n'est pas seulement sociale ou politique : elle est aussi enracinée dans les **passions humaines**, comme la peur, la haine, la volonté de puissance. Certains penseurs comme **Hobbes** ou **Freud** considèrent que la violence est **inhérente à la condition humaine**, et que seule une autorité forte peut la contenir.

Par ailleurs, les mouvements non-violents ont parfois été **récupérés, contournés ou violemment réprimés**. Et lorsque des dictatures ou des régimes oppressifs refusent toute négociation, la question se pose : **faut-il toujours refuser la violence ?** Ou peut-elle être, dans certains cas extrêmes, **légitime pour défendre la justice ou sauver des vies ?**

Enfin, les conflits contemporains (terrorisme, guerres civiles, violences économiques ou écologiques) montrent que la violence **prend des formes multiples**, souvent invisibles ou diffuses, difficiles à éradiquer par de simples règles juridiques ou par la volonté morale.

- ◆ L'histoire sans violence est peut-être un **horizon régulateur**, plus qu'un objectif réalisable. Elle reste néanmoins un idéal vers lequel tendre.

## Conclusion générale

La violence, omniprésente dans l'histoire humaine, se manifeste sous des formes diverses : guerre, oppression, domination, répression. Elle en est à la fois **le symptôme, le moteur et l'objet de critique**. La philosophie et la littérature ont tenté de comprendre, de représenter et parfois de dénoncer cette réalité tragique.

Certaines pensées politiques, notamment celles de Hegel, Marx ou Nietzsche, voient en la violence une **force dynamique de transformation**, nécessaire à l'évolution des sociétés.

D'autres, comme Kant ou Gandhi, tentent d'imaginer une voie alternative : une histoire orientée par la **raison, le droit et la non-violence**.

Loin d'être seulement destructrice, la violence révèle les tensions profondes de l'humanité, ses contradictions, mais aussi sa capacité à se **repenser, se relever et créer du sens** à partir du chaos. La mémoire des violences passées — grâce à la littérature, à l'art, à l'histoire — reste essentielle pour prévenir leur répétition et faire de l'histoire non pas un enchaînement de malheurs, mais une **source de lucidité et de responsabilité collective**.

Il est important de ne pas oublier que ceci est une fiche récapitulant l'essentiel à savoir pour passer le baccalauréat. Celle-ci ne suffit pas pour obtenir une note correcte, un professeur est nécessaire à cette fin.

Ceci conclut ce cours.